

Maurice Chappaz et « la force impérative du Rhône »

Pierre-François METTAN

Selon la nature le fleuve est la voie la vérité la vie¹

Il vaut la peine de remonter vers la source et d'interroger les langues : l'allemand (*Fluss*), l'italien (*fiume*) et le français ont désigné, à partir de la racine latine *flumen*, ce qui coule, le flux ; les vocables anglais *river*, et espagnol, *rio*, ont quant à eux privilégié la rive (du latin *ripa*), la berge, ce qui reste. Dans « Le pont Mirabeau » de Guillaume Apollinaire, le fleuve dit à la fois le passage du temps et la disparition de l'amour (« Ni temps passé / Ni les amours reviennent »), mais aussi la permanence de ce qui reste, de ce qui est stable : la douleur du poète, la présence du pont et des rives, le poème gravé sur le papier. Dans sa matérialité, le poème exprime à la fois le changement et le retour du même : les quatre strophes sont suivies d'un refrain identique :

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

A partir d'un donné immédiat – l'eau qui coule, un pont qui fait se rejoindre deux rives – le poète nous élève à une réflexion sur le sens de l'existence : qui dit fleuve, dit sens, direction, lien, destinée, vocation...

Engagé dans son siècle, ne cachant pas ses convictions, échappant à la posture distante et neutre de l'intellectuel, Maurice Chappaz (1916-2009) se désigne plus comme « homme de choses » qu'« homme de lettres ». Il y a chez le poète une imagination matérielle, une rêverie constante autour des éléments qui l'ont entouré : terre, air, eau en particulier – les images autour du feu sont plus discrètes. On pourrait parcourir toute son œuvre à la lumière de ce que le philosophe Gaston Bachelard a écrit autour des éléments : il y a une rêverie de la terre (pensons à tout ce que Chappaz dit des montagnes et de la marche, des cairns et des cols – Bachelard associe la terre aux rêveries de la volonté) ; il y a une rêverie de l'air (pensons aux références constantes de Chappaz aux oiseaux, à la fumée, à la neige – Bachelard associe l'air à l'envol et à la légèreté) ; il y a *surtout* une imagination de l'eau chez Chappaz. Celle-ci va dans les deux sens indiqués par Bachelard : les eaux stagnantes et les eaux vives. Sur les lacs, Chappaz a écrit un livre très abouti au titre évocateur, *Bienheureux les lacs* : le lac de montagne, comparé à un grand œil, est pour lui symbole de l'élévation et de l'intériorité, il est dans sa plénitude une image du paradis². L'écrivain a aussi évoqué les fleuves, le Rhône en particulier (fig. 1), à deux moments très différents de sa vie : au début de sa carrière littéraire, le Rhône fait partie de sa géographie intime, c'est le fleuve du recentrement et de l'Eden ; au moment de la notoriété et de l'accomplissement, l'écrivain pose un regard patrimonial sur son pays, en articulant le lien entre deux fleuves qui racontent l'histoire de la Suisse, le Rhône et l'Aar.

¹ Maurice CHAPPAZ, *Vocation des fleuves*, Montpellier, Fata Morgana, 2003, p. 21.

² Gaston BACHELARD, *L'eau et les rêves. Essais sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti, 1942 ; Maurice CHAPPAZ, *Bienheureux les lacs*, Genève, Slatkine, 1998.

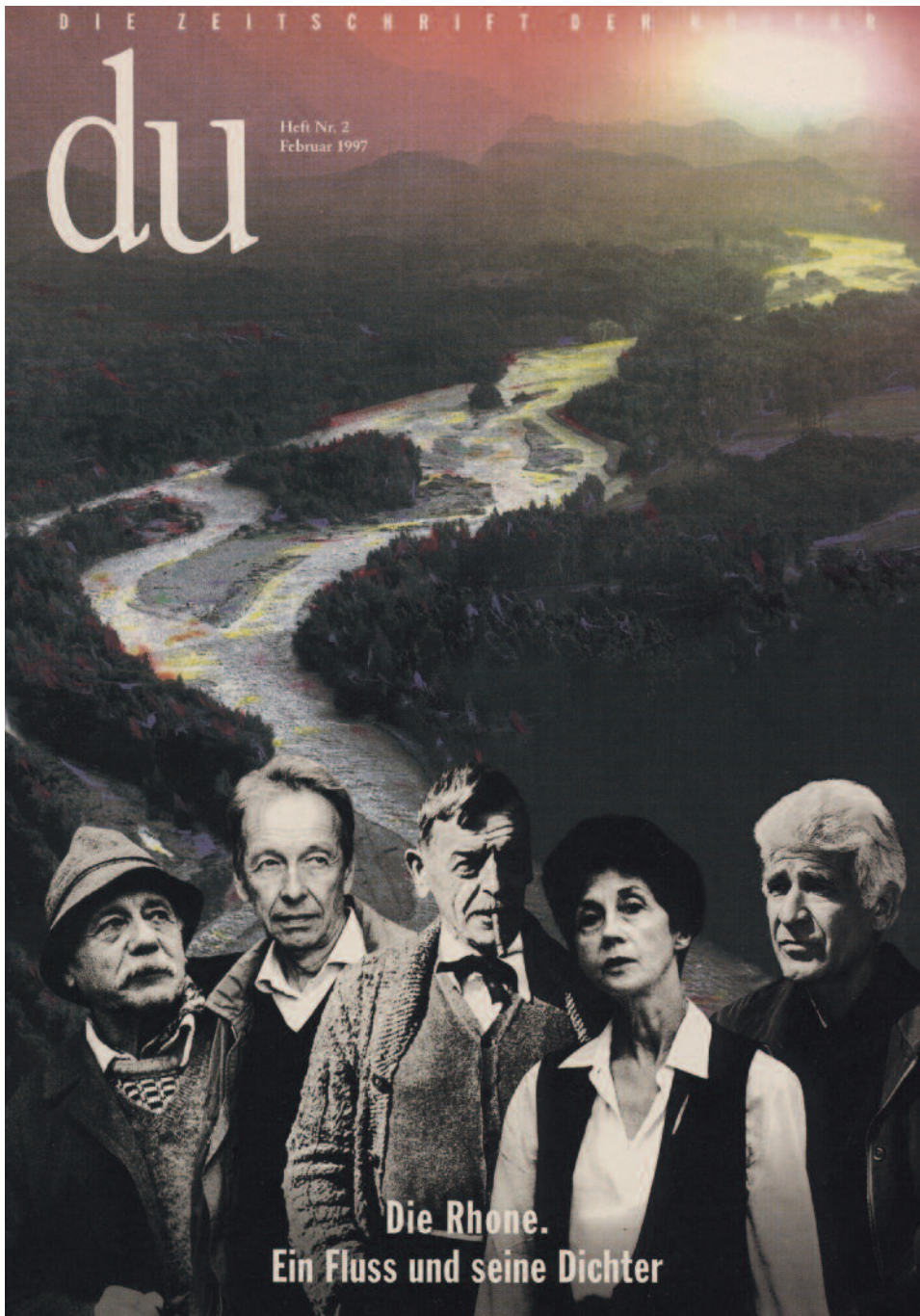


Fig. 1. Le Rhône traversant le bois de Finges; au premier plan, Maurice Chappaz, Philippe Jaccottet, Charles Ferdinand Ramuz, Catherine Safonoff et Pierre Imhasly.

(*Du Magazin*, 669 (février 1997), illustration de la couverture par Nora Fehr).

Le fleuve dans sa dimension poétique : de la branche au limbe d'une feuille

Dans l'un des tout premiers poèmes, « Verdures de la nuit » (1943), le fleuve est saisi, avec une richesse métaphorique et sensorielle, à la fois dans sa gestation et sa croissance :

Valais ô pays de la Bible
portant dans ton sein ombreux
semblable à une branche qui verdit
le Rhône
arche remplie d'un miel noir
et du murmure des rochers et des bois ardents [...]

Le Rhône est simultanément fils de ce pays et « branche qui verdit ». Ce poème se construit autour de la marche nocturne d'un vagabond ivre de sensations et qui a lu Rimbaud. Route et cours d'eau se confondent dans les couleurs de la nuit : « la voie de la nuit pareille au cassis » ; « le chemin coule gris ainsi qu'une Moselle ». Le Rhône n'est en effet, depuis son endiguement, qu'un long corridor presque rectiligne, mais les rives débordent de vie végétative : outre le fleuve qui capte les « verdures de la nuit », ce sont « les hauts arbres noirs », « la traîne des aubépines », « la flache des bois »...³ Ce poème est tendu dans un élan de communion avec la nature jusqu'à la chute, recourant aussi à la symbolique de l'eau, mais en l'inversant : l'abondance a fait place à la carence – la fuite de la source, les mamelles tarées pour le fils, sont autant de motifs qui rappellent le désert affectif et réveillent la mélancolie :

La vieille blessure s'est ouverte
le baiser criant la mort
Telles des biches
s'enfuirent les sources et les fruits!
tarées sont les mamelles qui m'ont allaité
et les noirs soleils!⁴

Dans les années qui ont suivi la guerre, Maurice Chappaz a de la peine à trouver une assise. Ce malaise est lié à la fois à sa situation personnelle – père de famille, il doit trouver une place dans la cité – et à la conscience aiguë d'un changement de civilisation, en particulier la disparition du monde paysan. Sa vie s'accroche à un mouchoir, là où le Rhône divague, entre le bois de Finges et le hameau de Geesch, à l'ombre de Rarogne, « paradis perdu parmi ces terres du Haut-Rhône, berceau sauvage de petites tribus avec lesquelles je m'allie. »⁵ Dans le *Testament du Haut-Rhône* (1953), livre qu'il a porté pendant dix ans et qu'il achève juste après la mort de sa mère, il avoue sa crainte que la source ne tarisse et il fait sienne l'inquiétude maternelle : « Cette inquiétude je l'ai sucée avec le lait maternel ». L'errance ne s'accompagne plus comme dans les précédents recueils de l'émerveillement lié à la quête amoureuse et à la contemplation de la nature : le poète a conscience qu'il vit

³ *Verdures de la nuit (Poésie de Maurice Chappaz, I, Vevey, Bertil Galland, 1980, p. 65-71).*

⁴ *Ibidem*, p. 74. Je souligne.

⁵ *Testament du Haut-Rhône (Poésie de Maurice Chappaz, I, p. 163).*

un « naufrage » et qu'il ne peut être que « le Moïse mitigé d'une petite peuplade sans avenir », une « meule chantante dans l'obscur »⁶.

Dans une parenthèse singulière, une évocation euphorique des Fêtes du Rhône fait contraste avec le désenchantement et la solitude du poète :

Je me rappelle l'arrivée de danseurs dans un lieu qui était nommé l'Agréable, cette ville que j'aimais, qui n'est au vrai que bourgades assemblées et, à l'endroit de la plus vive lumière, une tour. Nous célébrions les noces d'un fleuve et des fleurs furent jetées dans ses eaux par des jeunes filles, proie qui nous était offerte, venue de partout, dont quelques-unes de la mer. Des gerbes de lavande, des marguerites, des asters, de pâles renoncules furent happées par les flots qui coulaient avec une grande transparence au-dessus des galets et se diaprèrent en un instant des couleurs qui se dissipent de l'arc-en-ciel.⁷

Cet extrait fait référence à un moment solennel « porteur de la plus haute intensité », l'offrande des « reines de l'année » au dieu Rhône, qui a été décrit par les anthropologues⁸. Pour le poète, le fleuve concentre une symbolique positive : en mettant en scène la fécondité, l'abondance des fleurs et des couleurs, la lumière et la transparence, la fête célèbre l'union des cœurs mais aussi celle de la nature et de la culture, de la terre et du ciel. Le don des fleurs nous projette vers un temps mythique, où le fleuve, divinisé, rend possible une courte idylle avec le pouvoir régénérateur de la nature. On trouve dans cette belle page quelque chose du sens de la fête populaire et champêtre chez Jean-Jacques Rousseau et Gérard de Nerval : celle-ci permet l'ouverture des cœurs, contrairement à la fête aristocratique⁹.

Parallèlement à ce travail de poète, Maurice Chappaz revêt l'habit du polémiste et trouve une certaine forme de reconnaissance dans le journalisme. Il s'engage en particulier pour la défense du bois de Finges, menacé de devenir un terrain d'exercices pour les chars d'assaut de l'armée suisse. Dans ce « premier combat civique » pour la défense de l'environnement¹⁰, l'écrivain alerte les journaux et les associations de défense du patrimoine, sollicite l'appui des personnalités politiques qui comptent, son oncle, le conseiller d'Etat Maurice Troillet, son ami, le conseiller national Peter von Roten. Pour un article destiné à l'*Almanach du Valais*, il reprend

⁶ *Ibidem*, p. 158, p. 147, p. 150, p. 192.

⁷ *Ibidem*, p. 193. En filigrane de ce passage, il y a une allusion aux Fêtes du Rhône qui eurent lieu à Sierre « l'Agréable », les 25-28 juin 1948. La production artistique y fut particulièrement riche : exposition des peintres rhodaniens, jeu scénique d'Aloys Thétaz, avec la musique de Jean Daetwyler et le chœur de la Chanson du Rhône créé à l'occasion des Fêtes du Rhône. Maurice Chappaz y reçut le prix de la littérature rhodanienne pour « Petites cartes de Finges », avant-texte du *Testament du Haut-Rhône*. Maurice Zermatten était le président du jury.

⁸ Voir Stéphanie BEAUCHÈNE, « La fête du Rhône, un rite éphémère. La célébration d'une identité régionale au service d'un aménagement fluvial », dans *Le Monde alpin et rhodanien*, 27 (1999) (*Le Rhône. Un fleuve et des hommes*), p. 160 et p. 168. Autre moment clé de cette liturgie laïque : la plantation de l'arbre de l'amitié.

⁹ Voir les belles pages que Jean Starobinski consacre à ce sujet (Jean STAROBINSKI, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p. 116-121).

¹⁰ Sur ce thème, voir Pierre-François METTAN, « Pays secret, pays perdu », dans *Archipel*, 32 (2009), p. 93-96 et François ZAY, *Le Paradis peut être sauvé. Maurice Chappaz et la défense de l'environnement*, Lausanne, Université de Lausanne, 2016.

l'image du fleuve pour la saisir dans une formule visant à faire comprendre le « génie » d'un lieu, le « miracle géographique » du Valais :

Dans les cratères de vignes renversées, sous les pans de forêts bleues et les cônes de neige presque un peu beiges sourdent les eaux. Elles se filtrent à travers les sables et par les flûtes de bois leurs murmures s'étendent à l'immense pays aride, aux terres de l'œillet rose et de la pierre à feu. Le Rhône, bien qu'il ne soit au commencement qu'un maigre torrent qui chante et parfume, réunit les eaux. Il leur donne un sens et elles impriment sur le sol cette forme unique de limbe de feuille. La démesure s'efface dans la structure organique de cette contrée, la vallée par excellence. Entre le ciel et la terre interviennent tant de coupures mais l'harmonie surtout sensible dans la plaine lie les crêtes les plus âpres. L'alouette grisolle. La lumière fond toutes les limites dans une tonalité générale et les valeurs opposées gagnent encore en éclat. Une certaine douceur incline notre esprit à l'acceptation d'une unité définitive. De la richesse des teintes, de la plénitude des formes se dégage la norme, le reflet d'un bonheur, le verbe d'une vaste patrie qui embrasse la mer.¹¹

Le *limbe de feuille* montre poétiquement l'idée d'un pays réuni autour d'un fleuve et de ses affluents et d'une « patrie » ouverte sur la mer. Cependant, ce qui frappe ici, c'est que le poète rend intelligible le sensible en usant d'abstractions : le Rhône *donne un sens*, une *structure organique*, une *harmonie*, une *unité définitive*... Les correspondances publiées montrent que l'écrivain a l'ambition d'être le prophète d'un pays silencieux, celui qui le « lit ». Il n'hésite pas à vouloir se hisser à la hauteur de l'homme qui a « fait » le Valais moderne, Maurice Troillet, qui ne se gênait pas pour douter de la valeur marchande des livres de son neveu :

Tu ne t'imagines pas ce que tu représentes pour moi non seulement en tant qu'oncle si proche de moi mais aussi en tant que l'homme d'une belle et grande création que tu complètes encore tous les jours.

Ce qui me tient tant à cœur aussi c'est de *faire une œuvre durable*. Juge-moi aussi sous cet angle. Vois ce désir en tout cas.¹²

Peu après, dans une lettre à S. Corinna Bille, il reedit sa conviction qu'il peut accomplir une œuvre d'une portée universelle : « [...] je suis capable de créer une œuvre très belle, plus grande que je crois parfois quand je borne mes ambitions au Valais, à la Suisse romande. »¹³

Le Valais au gosier de grive (1960) est à cet égard un recueil important qui marque un tournant. Loin de se réfugier dans une attitude contemplative, le poète revendique une place égale à celle du vigneron, « accoucheur » de la vigne, ou à celle de l'ingénieur qui perce les montagnes. Mais cette parole ne coule pas de source, l'adulte a dû la conquérir – Maurice Chappaz a souvent évoqué l'enfant muet qui ne parlait pas, « le petit fruit vert et mal mûr », l'« ours » solitaire sans amis qui ne savait

11 Maurice CHAPPAZ, « Génie des lieux », dans *Almanach du Valais*, 1950, p. 139-141 (repris dans *IDEM, Journal intime d'un pays*, Paris, Editions Conférence, 2011, p. 73-74).

12 Maurice CHAPPAZ, Maurice TROILLET, *Le Gagne-pain du songe. Correspondance 1928-1961*, Lausanne, Empreintes, 1991, p. 100 (je souligne).

13 8 septembre 1953 (Corinna BILLE, Maurice CHAPPAZ, *Jours fastes*, Genève, Zoé, 2016, p. 795).

pas chanter. La poésie devient à la maturité « cette force qu'il y a dans la bouche qui s'est toujours tue »¹⁴, qu'il faut faire surgir comme la fleur sort du rocher : « Les poètes sont sortis comme des saxifrages »¹⁵.

Pour parler du Valais, il varie d'échelle. Tantôt il fait voyager l'imagination vers les terres lointaines, tantôt il pose sa loupe sur le monde proche : d'une part, voici la « terre promise » qui « ressemble à la sainte Russie » ou à « une haute vallée de l'Inde » ; d'autre part, voici réapparaître l'image du limbe :

Aussi simple que le limbe d'une feuille
la nervure du Rhône et des torrents ;
la quintessence du nord
et du midi.

Ah ! pas plus doux, pas plus puissant !
Les crêtes sans fin ; tout le long l'échine du taureau
et le miel des abeilles.¹⁶

Chappaz a recours à l'analogie, parce que celle-ci est concrète et visuelle, elle permet de rendre sensible le « miracle géographique » : dans le *limbe* se dessine le réseau des affluents du Rhône ; le vocable appartient au lexique de la botanique, mais il est ici convoqué pour sa richesse phonique (*limbe* est en assonance avec *simple*) et pour sa consonance religieuse – *les limbes* évoquent l'espace incertain où séjournent les innocents. Cette image, Chappaz l'utilise avec le dessein de garantir l'intégrité d'un Valais fragile contre tous les prédateurs (en particulier les acteurs du tourisme) qui voudraient dénaturer l'Eden. Une autre métaphore est intéressante dans la mesure où elle appartient au monde primitif qu'elle souhaite préserver : le *bissac*, variante dialectale de la besace, sac ouvert par le milieu, évoque le partage de la vallée entre la rive gauche et la rive droite :

Le bissac plein de montagnes
où coule le Rhône.¹⁷

En 1965, année du 150^e anniversaire de l'entrée du Valais dans la Confédération, Chappaz revient sur l'idée d'un « peuple essentiellement silencieux » ; il utilise de nouveau l'image du limbe, à côté de celle de l'arche et de l'île, mais cette fois dans un contexte historique. Il s'agit de constater l'unité historique et politique du Valais :

En 1570 les Haut-Valaisans rendirent le mandement d'Evian au duc de Savoie avec qui d'ailleurs ils avaient contracté alliance. Ils gardèrent Monthey.

Ainsi l'unité était faite : une unité de nature et une unité politique, car cette *arche* unique formée de cinquante à soixante-quatre milles, ce trait violent du Rhône qui est comme *la nervure principale dans le limbe d'une feuille* ne peut être divisible même si l'on parle, par

¹⁴ C'est une allusion au « Pays silencieux dont les prophètes se taisent » de Rainer Maria RILKE (*Quatrains valaisans*, 1924, VI).

¹⁵ *Le Valais au gosier de grive (Poésie de Maurice Chappaz, II, Vevey, Bertil Galland, 1982, p. 52).*

¹⁶ *Ibidem*, p. 18.

¹⁷ *Ibidem*, p. 33. Le bissac ou l'arche chez Chappaz, la corbeille ou le berceau chez Ramuz sont des images liées à la fertilité et à l'abondance.

suite de relations avec le Nord, deux langues: la race est la même, la civilisation est la même, la différence est immédiate avec les alentours.

Cette unité est réelle, c'est pourquoi elle a tenu malgré les différences. Elle s'est accomplie en devenant suisse.¹⁸

Ce caractère indivisible du Valais, Chappaz l'appliquera plus tard à la Suisse, une parce que diverse.

Ramuz et Chappaz: le fleuve comme trait d'union¹⁹

Chappaz a, comme Ramuz, cette capacité de voir d'en haut: l'analogie permet à tous deux de comprendre ce qui fait l'unité d'un pays. Avec l'auteur vaudois, il partage aussi cette idée que tout découle de l'«élémentaire», que la nature précède la culture et que la géographie est première²⁰. Le lien entre les deux écrivains s'inscrit également dans le détail des textes: imprégnation inconsciente ou dette non reconnue, le rapprochement entre la topographie du Valais et la nervure d'une feuille, Chappaz l'a trouvé chez l'écrivain vaudois. Dans *Vues sur le Valais* (1943), Ramuz imagine l'arrivée des premiers hommes, leur installation sur ces terres hostiles, avec cette idée que la terre, le paysage, le climat façonnent l'individu:

Et on voit comment ce pays est fait, en quelque sorte définitivement (définitivement pour nous), étant en forme de *corbeille* allongée, en forme de *berceau* avec des bords surélevés, ayant une centaine de kilomètres de long, une quarantaine de kilomètres de large; ayant la forme d'une *feuille*, avec une *nervure centrale* qui est le Rhône, mais des côtés asymétriques, parce que sur la rive droite du Rhône la côte monte d'un coup jusqu'aux Alpes bernoises, tandis que sur sa rive gauche se développent beaucoup de vallées latérales, insinuées profondément dans le complexe du pays montagneux. On voit ce pays tel qu'il est aujourd'hui encore et que c'est un pays pas commode, en même temps qu'un pays fermé.²¹

Ramuz présente un Valais asymétrique, «pas commode», mais il ne s'arrête pas à l'image d'un «pays fermé»: dans les pages suivantes, il décrit l'arrivée des hommes et corrige le stéréotype qui est resté longtemps attaché à la représentation du Valais:

Un petit monde fermé. Un petit monde entouré de montagnes et qui est ouvert à un de ses bouts si étroitement que le fleuve n'y passe que tout juste par une porte qu'il s'est pratiquée lui-même dans l'entassement des rochers; – et cependant un petit monde ouvert. Et même un petit monde préposé à la circulation, parce qu'il est situé sur la route qui mène des pays du nord aux pays méditerranéens, de l'Allemagne en Italie.²²

18 «Histoire d'une 'île'», dans *Gazette de Lausanne*, 18 novembre 1965, p. 13 (repris dans CHAPPAZ, *Journal intime d'un pays*, p. 335).

19 Ce développement a paru sous une forme succincte dans Pierre-François METTAN, «Le Parrain bienvenu», dans *La Cinquième saison*, 2 (2018), p. 147-149.

20 Sur ce déterminisme et «l'appréhension sensible» du monde, voir Jérôme MEIZOZ, *Ramuz. Un passager des lettres françaises*, Carouge-Genève, Zoé, 1997, p. 52.

21 Charles Ferdinand RAMUZ, *Vues sur le Valais* (*Ceuvres complètes*, volume XVII, Genève, Slatkine, 2010, p. 337). Avec une notice d'Alain Rochat, p. 385-391.

22 *Ibidem*, p. 344-345.

Cette œuvre de commande illustrée est publiée en 1943 par un éditeur suisse allemand, dans une collection intitulée « L'Héritage populaire de la Suisse ». Ramuz profite de la fenêtre ouverte par un ouvrage à grande diffusion pour proposer toute une anthropologie du Valais. Dans *Besoin de grandeur* (1937), il soulignait déjà « la beauté de ses paysages » et l'unité géographique de ce « petit pays », qui « va des sources du Rhône à Genève » : « or, il est un par la nature. Et c'est à sa nature qu'on prête la beauté d'un assentiment très général, non aux œuvres des hommes qui l'habitent. »²³

Ramuz n'a jamais fait mystère de sa volonté d'élargir sa « motte » de terre à l'universel et de manifester son attachement à un monde latin plus large : en 1920, dans un ample poème en prose, *Chant de notre Rhône*, il avait souhaité réunir les pays du Rhône autour de la langue d'oc, de son « berceau » dans les montagnes à son « tombeau » dans la mer :

Et je montre le roc, la vigne, le cyprès, le figuier, le pêcher ; je dis ces murs, je dis ces toits, je dis l'architecture des maisons, l'architecture du terrain ; je dis langue d'oc, hommes de chez nous, Valaisans, Savoyards, Vaudois ; et, cherchant à connaître enfin la cause de ces ressemblances, je vois l'eau, je trouve de l'eau, je trouve le Rhône et le lac ; je vois les espaces du lac être pères de tout le reste, puis que ce lac est né d'ailleurs et que ce lac porte ailleurs, que ce lac est un fleuve, que ce lac a un cours.

D'autres disent *Vater Rhein*, pourquoi pas nous aussi ?²⁴

Ce livre accompagne l'émergence des mouvements rhodaniens : il y avait en France, après la Première Guerre mondiale, une volonté d'apporter, par l'aménagement du Rhône pour la navigation fluviale ou la promotion touristique, un contre-poids politique et économique à l'Allemagne, puissance fluviale. Toutefois, Ramuz se garde bien de toute rhétorique patriotique et de tout emballement pour la « Rhodanie », il met en avant la recherche d'une communauté de liens : il existe une « âme du fleuve », comme il le dit dans *Chant de notre Rhône*, une « ressemblance », une « parenté », une « circulation », qui se manifestent tout autant dans la manière de parler, de travailler la terre que dans l'appartenance au monde antique et au christianisme. Alors que les montagnes séparent, les fleuves unissent et créent du lien, et ce lien est aussi bien spatial que temporel. Evoquant plus tard saint Maurice et son martyr, il avancera péremptoirement : « Car le Rhône, c'est Rome et la Grèce. »²⁵

Frédéric Mistral, par *Le Poème du Rhône*, et Ramuz, par son *Chant de notre Rhône*, ont donné une impulsion aux premières Fêtes du Rhône, en particulier à leur versant culturel²⁶ ; celles-ci ont fait partie du paysage culturel franco-suisse pendant plus de septante ans (fig. 2) : la première fête du Rhône, qui eut lieu à Tournon en 1926, était résolument ouverte sur la modernité ; la dernière, la trente-troisième,

²³ Charles Ferdinand RAMUZ, *Besoin de grandeur* (*Cœuvres complètes*, volume XVII, p. 133).

²⁴ Charles Ferdinand RAMUZ, *Chant de notre Rhône*, 1920 (*Cœuvres complètes*, volume X, Genève, Slatkine, 2008, p. 367). Avec une notice de Doris Jakubec et de Vincent Verselle (p. 381-391).

²⁵ Charles Ferdinand RAMUZ, *La Suisse romande*, 1936 (*Cœuvres complètes*, volume XVII, p. 65).

²⁶ Céline MAGRINI-ROMAGNOLI, « Le fleuve tutélaire : unité et frontière », dans *Récits d'Occitanie : unité et frontière*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 69-82.

en 1997 au Bouveret, fut l'occasion de présenter le projet de Troisième Correction du Rhône²⁷.

Ces tentatives de créer des liens autour du Rhône dans la francophonie semblent bien lointaines. Elles ont pourtant suscité un réel engouement, qui s'est manifesté par la célébration de l'amitié entre les peuples, des jumelages, des fêtes populaires avec banquets et cortèges, des congrès scientifiques, des productions artistiques: concours d'affiches, prix littéraires, jeux scéniques, compositions musicales, etc.



Fig. 2. Affiche de Joseph Gautschi (1900-1977) à l'occasion des Fêtes du Rhône de 1948 à Sierre. (Médiathèque Valais-Sion, Collections spéciales).

²⁷ Voir le livret de la fête: *Fêtes du Rhône, Port-Valais - Le Bouveret, [15-16-17 août] 1997: Souvenirs*, p. 10-11.

Les Fêtes du Rhône ont marqué par leur dynamisme et leur créativité plus de septante ans de collaboration et d'amitié entre la France et la Suisse. Étonnamment, il y a peu d'approches pluridisciplinaires de ce sujet.

- | | |
|--|--|
| 1 ^{re} Tournon , 3-4 juillet 1926 | 19 ^e Morges , 22-25 juin 1956 |
| 2 ^e Lyon , 3-5 septembre 1927 | 20 ^e Annecy , 5-7 juillet 1957 |
| 3 ^e Avignon , 16-18 juin 1928 | 21 ^e La Tour-de-Peilz , 19-21 juin 1959 |
| 4 ^e Genève , 3-14 juillet 1929 | 22 ^e Thonon-les-Bains , 1 ^{er} -3 juillet 1960 |
| 5 ^e Arles , 27-30 juin 1930 | 23 ^e Avignon , 16-18 juin 1961 |
| 6 ^e Valence , 13-15 juin 1931 | 24 ^e Tain-Tournon , 18-21 juin 1964 |
| 7 ^e Marseille , 22-24 septembre 1933 | 25 ^e Genève , 18-20 juin 1965 |
| 8 ^e Lausanne-Ouchy ,
27 juin-1 ^{er} juillet 1934 | 26 ^e Valence , 16-18 juin 1967 |
| 9 ^e Aix-les-Bains , 4-6 juin 1938 | 27 ^e Sierre , 20-22 juin 1969 |
| 10 ^e Lausanne-Ouchy , 4-8 juillet 1946 | 28 ^e Evian , 25-27 juin 1971 |
| 11 ^e Nîmes , 27-30 juin 1947 | 29 ^e Avignon , 18-22 juin 1975 |
| 12 ^e Sierre , 25-28 juin 1948 | 30 ^e Lausanne-Ouchy ,
30 juin-1 ^{er} juillet 1979 |
| 13 ^e Evian , 17-20 juin 1949 | 31 ^e Monthey , 22-24 juin 1984 |
| 14 ^e Avignon , 16-18 juin 1950 | 32 ^e Vevey – La Tour-de-Peilz ,
1 ^{er} -5 juillet 1987 |
| 15 ^e Vevey , 15-18 juin 1951 | 33 ^e Port-Valais – Le Bouveret ,
15-17 août 1997 |
| 16 ^e Valence , 14-15 juin 1952 | |
| 17 ^e Dijon , 5-7 juin 1953 | |
| 18 ^e Marseille , 16-18 juillet 1954 | |

L'adhésion intellectuelle autour du Rhône a trouvé quant à elle sa plus riche expression autour des *Cahiers du Rhône*. Le professeur et critique Albert Béguin, entouré d'une équipe dans laquelle se trouvent plusieurs proches de Maurice Chap-paz, Georges Cottier, Georges Haldas et Marcel Raymond, reprend l'idée d'« une parenté de chair et d'esprit » ; il présente ainsi son projet :

Tout près de nous, un Ramuz, un Claudel ont magnifiquement dégagé les symboles que proposent à l'esprit l'itinéraire de ses eaux et la ressemblance des terres qu'elles arrosent, du Haut-Valais à la Provence. Une parenté de chair et d'esprit subsiste à travers les âges entre les vignes d'ici et celles de là-bas, entre les façons de vivre, d'aimer, de concevoir la liberté, qu'une même civilisation a inscrites dans les traditions des deux pays voisins.

Ces leçons du fleuve, il faut les entendre, non pas comme des préceptes de particularisme général, mais comme le conseil d'une profonde fidélité aux données élémentaires de la naissance et du paysage. Tenir compte de ce conseil, c'est ne pas vouloir se séparer : c'est tenter d'être pleinement humain, c'est-à-dire des créatures de chair, mais qui sont orientées vers les commandements de l'esprit. Des êtres d'un lieu et d'un temps, déterminés par ce lieu et ce temps, mais tentant à travers leurs limites assumées, d'accéder à l'universel et à l'intemporel.

Nous sommes au cœur d'une époque qui nous malmène rudement, qui menace bien des valeurs auxquelles nous tenons, et qui exige de nous à la fois l'imagination d'un avenir encore imprévisible et la fidélité à un patrimoine contesté.²⁸

²⁸ Albert BÉGUIN, « Que seront les *Cahiers du Rhône* », dans *Curieux*, 27 mars 1942, p. 3.

Les *Cahiers du Rhône*, « refuge de la pensée libre » pendant la Deuxième Guerre mondiale, permettront à de nombreux écrivains bâillonnés d'être publiés et de diffuser leurs œuvres. La couverture bleue renvoie à l'eau et à la mer et les livres publiés veulent montrer l'unité d'un monde rhodanien autour de valeurs spirituelles.

Même s'il est souvent associé à Mistral, Ramuz ne partageait avec l'écrivain provençal, prix Nobel de littérature en 1904, ni son attachement au patois ni son goût pour le folklore et pour le pittoresque – il a davantage d'affinités avec la Provence de Cézanne et l'ambition du peintre de créer une œuvre à portée universelle²⁹. Dans le débat qui opposa les « latins » aux « helvétistes », il avait émis des doutes sur l'unité réelle de son pays et mis en avant son attachement aux cantons ou aux régions; ensuite, il provoque un scandale en 1937, lorsqu'il met en doute, dans la revue *Esprit*, l'existence même de la Suisse: « C'est une accablante entreprise que d'expliquer un peuple, surtout quand il n'existe pas [...] ici, en Suisse, il n'y a que les boîtes aux lettres et l'uniforme de nos milices qui présentent quelque uniformité. »³⁰ Ramuz, à son habitude, secoue les convenances et navigue à contre-courant des idées reçues. Chappaz lui aussi s'est méfié des récupérations idéologiques et des célébrations festives – il n'a participé que de loin aux Fêtes du Rhône, a fui toutes les chapelles – associations d'écrivains ou réunions de patoisants. Pourtant, contrairement à Ramuz, il a marqué un fort attachement à l'unité de la Suisse. Malgré une année scolaire passée à Schwyz, il connaissait mal l'allemand, mais il n'a jamais perdu le contact avec la Suisse alémanique: outre-Sarine, son œuvre a trouvé des lecteurs, il est devenu une figure de la vie publique, en particulier lors de la controverse qui a accompagné la sortie des *Maquereaux des cimes blanches* en 1976 – nombreux sont alors les articles sur lui publiés dans les journaux alémaniques et les livres traduits en allemand³¹. Maurice Chappaz était un « helvétiste » convaincu: lorsqu'il s'adresse aux étudiants du Collège de Saint-Maurice en 1998, il s'exprime à propos du rapport Bergier et de la remise en question du rôle de la Suisse dans l'affaire des fonds juifs en déshérence et il leur enjoint d'aimer la Suisse³². *Vocation des fleuves*, livre publié la même année, témoigne aussi de cet attachement.

Le Rhône et l'Aar: la Suisse racontée par ses fleuves

En 1969, sur l'initiative de son éditeur et ami Bertil Galland, Maurice Chappaz écrit deux articles pour la *Feuille d'avis de Lausanne*: « Respect pour l'Aar » et « L'Aar et les architectes »³³. Il s'agit d'une commande de la Société électrique d'Oltén,

²⁹ Dominique COMBE, « L'exil parisien de Charles-Ferdinand Ramuz », dans *Ecrivains francophones en exil à Paris: entre cosmopolitisme et marginalité*, Paris, Karthala, 2012, p. 76.

³⁰ Charles Ferdinand RAMUZ, « Lettre », dans *Esprit*, octobre 1937 (*Œuvres complètes*, volume XIV, Genève, Slatkine, 2009, p. 141-142, avec une notice de Vincent Verselle). Voir aussi Alain CLAVIEN, *Les Helvétistes. Intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle*, Lausanne, Editions d'en bas, 1993.

³¹ Maurice CHAPPAZ, *In Wahrheit erleben wir das Ende der Welt: Ein Lesebuch*, Frauenfeld, Huber, 2012 (édition établie par C. Linsmayer avec des traductions de H. et R. Fieguth).

³² Voir Maurice CHAPPAZ, « Lettre aux étudiants de Saint-Maurice », dans *Partir à vingt ans*, Genève, La Joie de lire, 1999, p. 125, et IDEM, *In Wahrheit erleben wir das Ende der Welt*, p. 335-336.

³³ Les deux articles, publiés les 27 et 29 mai 1969, sont repris dans CHAPPAZ, *Journal intime d'un pays*, p. 522-535.

l'ATEL³⁴. Dans une brève introduction au premier article, Bertil Galland donne l'orientation de cette commande: au moment où Sierre s'apprête à célébrer les 27^e Fêtes du Rhône, il s'agit de lier le Rhône au Rhin, la Suisse française et la Suisse alémanique: «L'initiative [de la Société électrique d'Olten] est heureuse. Elle permet soudain à Maurice Chappaz de s'exprimer sur ses liens – qui sont profonds – avec une Suisse toute différente de sa propre terre, une Suisse parlant une autre langue, couverte d'industries et de blocs locatifs. Comment vivre le paradoxe de notre Confédération? A-t-elle un avenir?»

«Respect pour l'Aar» connaîtra une étonnante destinée éditoriale. Quatre mois plus tard paraît un ouvrage bilingue illustré³⁵, qui reprend sans beaucoup de changements le premier article avec un nouveau titre: *L'Aar, vocation d'un fleuve / Die Aare, Begegnungen an einem Fluss*. En 1998, soit presque trente ans plus tard, La Joie de lire, petite maison d'édition romande, publie *Vocation des fleuves*³⁶: les photos disparaissent, mais le texte de Maurice Chappaz, seul auteur, est multiplié en cinq langues – le modeste fleuve bourgeoise et donne naissance à des affluents plurilingues: outre le français et l'allemand, l'italien, le romanche et l'anglais! D'autres changements accompagnent cette reprise: une partie ajoutée sur le Rhône, équivalente en taille à celle sur l'Aar, donne au livre son nouveau visage, celui d'un tableau d'une Suisse ouverte autour de deux fleuves. Dans l'épigraphe, Chappaz prend le contre-pied de Ramuz et proclame: «Envers et contre tout je crois à la Suisse». Les éléments textuels sont les mêmes avec quelques ajouts mineurs, mais le texte a été retravaillé dans sa mise en forme: la ponctuation disparaît et le texte, disposé en versets, se lit comme un poème. La déclinaison en cinq langues lui donne une dimension universelle: on passe du lecteur pressé d'un quotidien lausannois à un public suisse et international. A la Foire du livre de Francfort de 1998 – la Suisse y est l'invité d'honneur –, l'ouvrage, soutenu par Pro Helvetia et la Migros, est présenté, mais connaît une faible diffusion.

En 2003 enfin paraît l'édition définitive de *Vocation des fleuves* chez un éditeur français pour un public confidentiel: la présentation est très soignée sur un papier choisi, en format paysage, avec des reproductions du peintre Palézieux³⁷. Signalons aussi, la même année, la traduction en grec moderne de ce livre³⁸. On remarquera le travail d'artisan d'un Maurice Chappaz qui remodèle et s'adapte aux contraintes de la commande et des genres: le livre parrainé par une entreprise hydroélectrique devient un outil de promotion nationale avant que le poème en prose ne retrouve un chemin plus adapté vers de nouveaux lecteurs et devienne un des livres les plus aboutis de Maurice Chappaz.

³⁴ ATEL: acronyme pour Aar-Tessin Ltd. En 2009, la nouvelle société ALPIQ l'incorpore en même temps qu'EOS (Energie de l'Ouest Suisse).

³⁵ *L'Aar, vocation d'un fleuve / Die Aare, Begegnungen an einem Fluss* (Genève, Editions Générales, B. Laederer, 1969, photographies de Mondo Annoni); ce livre contient aussi un article de Denis DE ROUGEMONT, «De l'Aar à l'Europe», p. 93-97.

³⁶ Maurice CHAPPAZ, *Vocation des fleuves (Von Flüssen ein Auftrag / Vocazione dei fiumi / Clamaschun dals flüms / Vocation of the rivers)*, Genève, La Joie de lire, 1998.

³⁷ CHAPPAZ, *Vocation des fleuves*.

³⁸ Maurice CHAPPAZ, *Ο προορισμός των ποταμών*, Athènes, Erifilli, 2003.

Le prologue, méditation très ramassée autour de ce qu'est la Suisse, procède par associations d'images : les Alpes sont le « nœud de trois fleuves », le Rhône, le Rhin et l'Aar – c'est une allusion au château d'eau de la Suisse ; ces fleuves sont à leur tour comparés à un « troupeau de taureaux » mugissants. Ce que retient le poète, c'est l'idée d'une force qui va de l'avant. Le premier mot du poème, l'impératif italien « Via! Via! » est rappelé plus loin : « Que les fleuves s'en aillent! » Autour du « nœud », deux récits se dessinent : le souvenir scolaire du serment des trois Suisses, « nœud dans l'esprit », et le souvenir du petit garçon qui fait un « nœud » dans son mouchoir. Le poète associe ainsi autour du fleuve l'idée de ce qui part et l'idée de ce qui reste : la mémoire culturelle – le pacte marquant la naissance de la Suisse, « pays de l'origine » –, et la mémoire individuelle – l'enfant qui fait l'effort de se souvenir.

Cinquante ans séparent *Testament du Haut-Rhône* et *Vocation des fleuves* dans son édition définitive : au texte soigneusement composé, avec un style presque maniériste de l'un a succédé une langue plus vivante, plus orale, avec une floraison d'images. C'est un Chappaz volubile, procédant par raccourcis évocateurs, mêlant les sensations, juxtaposant les lieux et les temps – on pense à la *Prose du Transsibérien* de Blaise Cendrars.

Le corps du texte se présente comme un diptyque. Dans le premier tableau consacré au Rhône, deux lignes de force se dessinent. L'une rappelle l'idée du fleuve comme trait d'union : « Un fleuve porte l'unité ». Un premier axe va de la source à l'embouchure, entre deux « solitudes », « Camargue et glacier » ; la nature et la culture circulent, dans un mouvement qui n'est pas simplement descendant :

Comme la graine d'épilobe de la moraine comme la tête de saint Maurice
Portée sur un bouclier par l'eau du Rhône jusqu'à Vienne en Dauphiné³⁹
Chacun descend le fleuve
Chacun remontera à ses origines⁴⁰

Un autre axe élargit la perspective et le métissage : « Nous sommes du Nord et du Sud en Valais » :

Mais la muette ardoise contre la tuile ronde
Les pierres froides contre les pierres chaudes
La civilisation du bois que nous avons inventée
Notre côté celtique notre côté viking
Sommes-nous tout à fait sûrs d'être des Latins ?
[...]
J'ai sur la langue un flocon de neige et j'ai sous le derrière un silex brûlant
Je ris
Parfois le Valais dans ma cervelle ressemble à la Norvège
Ressemble à la Bretagne ressemble à la Provence⁴¹

³⁹ Allusion au reliquaire de la cathédrale Saint-Maurice de Vienne, le long du Rhône.

⁴⁰ CHAPPAZ, *Vocation des fleuves*, p. 23.

⁴¹ *Ibidem*, p. 18-20.

Dans le *Portrait des Valaisans* (1965), projet de dessiner « un Valais roman, roman sans d », déjà Chappaz esquissait les contours du « Méridional des glaciers »⁴². Du côté du sud, voilà, dans *Vocation des fleuves*, la Provence et l'Espagne; puis encore plus loin « une haute vallée de l'Inde » et « l'immense petite Judée » : « C'est le Jourdain qui se glisse dans le lit du Rhône ». Le lecteur habitué de Chappaz y reconnaîtra la géographie des premiers poèmes, « Terre de Pâques », « Verdures de la nuit »...

Une autre idée est récurrente : la force et le côté viril du Rhône. Dès l'Antiquité, la tradition historique et littéraire a souligné le débit rapide du cours d'eau : comme le montre bien Céline Magrini-Romagnoli, « chaque fleuve a son caractère » : si la Loire ou la Saône sont « paisibles », le Rhône est par nature « indompté »⁴³. Ainsi, la comparaison entre le taureau et le Rhône est devenue un stéréotype et a traversé toute la littérature, de Ramuz à Claudel. Chappaz lui donne un nouvel élan dans un verset qui semble déborder pour exprimer le jaillissement du Rhône à sa source : « cascades mugissantes piétinements hors de la glace coups de cornes contre les rochers »... Mais sont aussi convoqués les « vaches noires et taureaux de Camargue » ainsi que « ce dieu taureau aux trois cornes » de Martigny⁴⁴.

Chappaz évoque l'union du Rhône et de la Dranse dans la représentation allégorique qu'en donne Edmond Bille, le « Viking », sur un vitrail (fig. 3) :

Si j'entre à l'Hôtel de Ville de Martigny, je l'aperçois de nouveau, le Rhône. C'est un géant à la barbe ruisselante, un Neptune montagnard qui saisit sa vierge, sa danseuse. Ses premières filles à ce barbare s'appellent Viège, Borgne, Navizence, Dranse. C'est un flamenco liquide qui descend, se tord, surgit des cent cimes blanches, du bouquet des quatre mille [...].⁴⁵



Fig. 3. Edmond Bille, représentation allégorique du Rhône et de la Dranse (partie supérieure de la verrière de l'Hôtel de Ville de Martigny, 1948). (Photo : Robert Hofer).

⁴² Maurice CHAPPAZ, *Portrait des Valaisans*, Lausanne, Cahiers de la Renaissance vaudoise, p. 9 et p. 35.

⁴³ Céline MAGRINI-ROMAGNOLI, *Histoire littéraire du Rhône. Le Rhône dans la littérature française et provençale*, Paris, Honoré Champion, 2020, p. 26.

⁴⁴ CHAPPAZ, *Vocation des fleuves*, p. 17.

⁴⁵ Maurice CHAPPAZ, « Le dieu Rhône », dans *Treize Etoiles*, 6 (1969) (repris dans *IDEM, Journal intime d'un pays*, p. 536-539). Ce numéro de *Treize Etoiles* est consacré aux 27^e Fêtes du Rhône, organisées à Sierre les 20 et 21 juin 1969. Par ailleurs, la représentation sexuée de l'union des fleuves – celle du Rhône masculin et de la Saône féminine – se trouve chez le poète de la Renaissance Maurice Scève (*Délié, objet de plus haute vertu*, 1564).

Cette vision où le Rhône est surinvesti et personnifié nous en dit plus sur un Maurice Chappaz indocile que sur le Rhône réel, plutôt « paresseux » lorsqu'il traverse le Valais⁴⁶, en tout cas soigneusement endigué : en effet, n'a-t-il pas été en partie domestiqué par celui qui incarne la figure paternelle, Maurice Troillet... ?

Dans la deuxième partie de *Vocation des fleuves*, Chappaz n'a pas choisi de parler du Rhin, *Vater Rhein*, mais plutôt de l'Aar, parce que, d'une part, ce fleuve avait peu été chanté par les écrivains et, d'autre part, parce que le plus long fleuve du pays lui permettait de mieux parler de l'identité de la Suisse. L'Aar prend sa source dans la région du Grimsel, non loin de la source du Rhône, mais les deux fleuves n'ont rien en commun, ils se tournent le dos, l'un orienté vers le sud, l'autre vers le nord :

L'Aar n'a pas la force impérative du Rhône

L'Aar est le fleuve du Milieu

Le cours du Rhône est guidé par la vallée, celui de l'Aar est plus erratique : il traverse les lacs de Brienz et de Thoune, se déroule dans Berne, est canalisé jusqu'au lac de Biemme, suit le pied sud du Jura puis se jette dans le Rhin à Coblenche, dans le canton d'Argovie. Chappaz décrit une Suisse des villes, colonisée, et un fleuve domestiqué, véritable artère du pays, avec des « digues », des « canaux » et « sa première centrale nucléaire » :

Une banlieue dévorante divague de la Limmat au Rhin c'est la prospérité
biblique coquette et grise

La terre est imbibée de cette prospérité fabriques usines écoles

Suivant « le cours du paysage »⁴⁷, il constate l'impossibilité de séparer nature et culture, tout est imbriqué dans un environnement profondément modifié par l'homme :

L'Aar était dangereuse et variable et rusée autrefois

Les horlogers l'ont réglée comme on règle une montre⁴⁸

L'écrivain nous promène dans les « villes musées » que sont Berne, Soleure et Fribourg. Evoquant les peintres, les architectes et les ingénieurs et, suivant la voie ouverte par Denis de Rougemont⁴⁹, il rêve dans l'épilogue à une Suisse, modèle pour l'Europe, à une Europe des « créateurs »...

On ne peut être que frappé de la bienveillance de l'écrivain face à une Suisse prosaïque qui lui est si étrangère et de son accommodement à la modernité. En fait, tout oppose le Rhône et l'Aar, et Chappaz veut montrer que la Suisse est la somme de ces contrastes : le Rhône est masculin, sauvage à sa source, impétueux, l'Aar est féminine, apaisante et rassembleuse, « l'épouse bien dotée » qui se jette dans le Rhin...

⁴⁶ Voir Gabriel BENDER, « Corriger le Rhône et les Valaisans : trois siècles de travaux et de débats », dans *Revue de géographie alpine*, 82/3 (2004), p. 51-61.

⁴⁷ C'est le titre de l'enquête passionnante de Christophe GIROT (*Le Cours du paysage. L'histoire d'un projet sur le monde naturel de la Préhistoire à nos jours*, Paris, Ulmer, 2016).

⁴⁸ CHAPPAZ, *Vocation des fleuves*, p. 31, p. 26, p. 33.

⁴⁹ L'épilogue de *Vocation des fleuves* (p. 35-41) est inspiré de l'article de Denis de Rougemont qui se trouve dans le volume commandé par l'ATEL (voir note 34).

Le « Rhône noir »

Au tournant des années soixante, alors que son œuvre connaît une notoriété croissante, Chappaz revient sur une expérience heureuse, celle qui l'a vu travailler comme aide-géomètre de 1956 à 1958. Le livre qui témoigne de cet engagement, le *Chant de la Grande Dixence* (1960), célèbre un accord rare chez le poète avec la modernité. Dans le premier « chant », le poète donne à ce travail dans les entrailles de la terre une dimension épique. Il esquisse les contours d'un « Rhône noir », celui qu'il a rencontré en arpentant les kilomètres de galeries en construction qui amèneront l'eau vers le barrage :

On prend les fleuves dans leur coquille. On leur trace une route à des centaines ou des milliers de mètres en profondeur, on y rattache tous les points d'eau, on les purifie de leurs sables, on les embastionne dans le béton, on les pompe de haut en bas, on les projette d'un trou à l'autre comme un obus : il existe sous les Alpes une *nervure*, une *tresse noire* qui correspond à celle du Rhône et de ses affluents et qui s'étale sous cent kilomètres.

L'éventail se referme au lac des Dix.⁵⁰

Le reportage sur l'un des plus grands chantiers qu'a connus le Valais est transmué en méditation sur la condition du poète « mis en question » et sur la vie. Ce « voyage », tel est le titre du premier chant, a des échos avec le séjour dans les enfers de la mythologie et avec les grands textes de la littérature⁵¹. Toutefois, point de fascination morose pour le néant. La nuit permet la rencontre avec les visages des mineurs italiens : « Nul ne les voit sans les aimer [...] Chacun a sa lampe et donc aussi son ombre autour de lui. »⁵²

« Fidèle à soi mais dans le mouvement – comme un fleuve »⁵³, Maurice Chappaz a repris, réécrit, retravaillé les images et les textes, trouvant parfois chez les autres ses sources d'inspiration. On l'aura vu dans ce parcours, il y a chez l'auteur valaisan une contestation des dialectiques dualistes trop cartésiennes : fasciné par l'énigme du bien et du mal, partagé entre la méditation et l'action, attaché à ce qui reste mais aussi curieux de ce qui change, passionnément lié à son pays et habité par une « folie ambulatoire », l'écrivain a incarné toutes les contradictions. Chappaz, comme Ramuz, a voulu ouvrir des brèches, montrer qu'il existe d'autres formes d'appartenance : à un Valais roman, à la Suisse, à l'Europe et au monde. L'écrivain aurait-il accepté que l'on « corrige » l'œuvre de son oncle ? Aurait-il souscrit à la renaturation du Rhône et au projet de redonner à la « branche qui verdit » un peu de sa forme originelle ?

⁵⁰ *Chant de la Grande Dixence* (*Poésie de Maurice Chappaz*, II, p. 82 et p. 97 pour le « Rhône noir ». Je souligne).

⁵¹ En particulier avec Louis-Ferdinand CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit* (1932), dont Chappaz cite l'épigraphie.

⁵² CHAPPAZ, *Chant de la Grande Dixence*, p. 85-86.

⁵³ DE ROUGEMONT, « De l'Aar à l'Europe », p. 49.